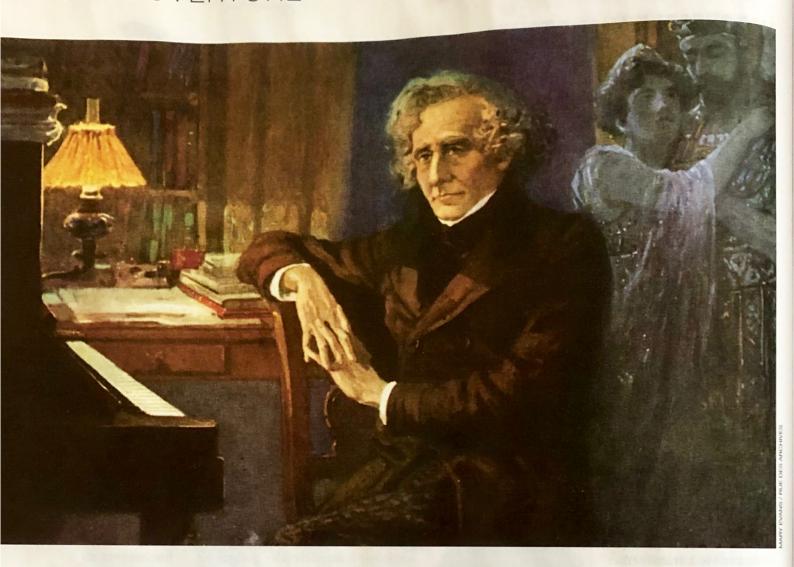
EN COUVERTURE



Hector Berlioz, carte postale par Balestrieri. satire, Berlioz se révèle le digne contemporain d'un Cham ou d'un Daumier. Une mauvaise exécution de la *Troisième Symphonie* de Beethoven? Gare aux « grognements d'une cinquantaine de porcs effarouchés »! La chevauchée du Roi des aulnes revisitée par Tomaschek? Elle prend « l'allure paisible d'un bidet de curé »... Quant aux danseurs chinois de l'Exposition universelle, en 1851 à Londres, ils deviennent sous sa plume « une troupe de diables se tordant, grimaçant, bondissant, [...] au fracas métallique de tous les tridents et de toutes les chaudières de l'enfer »!

Il arrive à sa musique d'être tout aussi désopilante: La Damnation de Faust contient un « Amen » grotesque dans lequel Berlioz se moque des ennuyeuses fugues d'école; Benvenuto Cellini met en scène un tournoi artistique dans lequel le roi Midas, aux oreilles d'âne, accorde le trophée non au sublime cor anglais d'Arlequin mais à la grosse caisse de Pierrot; et dans Béatrice et Bénédict, un personnage de compositeur raté fait répéter un Épithalame grotesque qu'il prend pour un chef-d'œuvre! Berlioz ne manque pas d'autodérision au passage. Quant à son Adieu des bergers, noyau de L'Enfance du Christ et savoureux pastiche de musique ancienne, c'est à l'origine

un magnifique canular donné en concert sous le nom de « Pierre Ducré, maître de musique de la Sainte-Chapelle de Paris (1679) »!

UN FERVENT RÉVOLUTIONNAIRE

VRAIET FAUX

Celui qui orchestra La Marseillaise et écrivit en 1828 une sorte de cantate intitulée La Révolution grecque jouit d'une image de révolutionnaire largement surfaite. En dépit d'une admiration pour l'engagement historique d'un Byron, Berlioz n'est pas très marqué politiquement et, même s'il se décrit dans ses Mémoires en train de « polissonner dans Paris, le pistolet au poing, avec la sainte Canaille » en juillet 1830, ses positions sont assez peu libérales. Fidèle à la monarchie, il se révèle antirépublicain pendant la révolution de 1848, puis séduit par le coup d'état de Louis Napoléon. Loin d'un Victor Hugo choisissant l'exil sous le Second Empire, l'auteur d'une cantate intitulée L'Impériale finit par